

L'OBSERVATEUR,

JOURNAL CRITIQUE

J'observe tout; j'appuie le bon; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. II.

QUÉBEC MERCREDI 14 DECEMBRE 1859

No. 35

LES DERNIERS MOMENTS DE JOHN BROWN.

Si la vie des hommes de bien sert de leçon et d'exemple, leur mort est encore plus utile et plus féconde. John Brown dont la vie fut consacrée à la délivrance des esclaves aux Etats-Unis mais particulièrement au Kansas, et dont la mort va devenir le signal de la guerre entre tous les marchands de chair humaine et les défenseurs de l'humanité, en est une preuve irrécusable. Vivant, John Brown n'était qu'un héros suivi par les plus enthousiastes; maintenant on le considère comme un martyr au nom duquel les états du nord vont se soulever contre ceux du sud. Aux Etats Unis, Washington sera toujours regardé comme le père de la liberté, mais Brown y sera considéré comme le martyr de l'humanité! Tous ceux qui aiment ce qui est juste, doivent donc s'enorgueillir de voir encore apparaître, de temps à autre, des hommes assez courageux pour sacrifier leur existence en faveur des opprimés et des faibles. Sous ce rapport John Brown est un modèle. Sa mort a été digne de sa vie. Aussi croyons nous intéresser nos lecteurs en reproduisant d'un journal français des Etats Unis les lignes suivantes à son sujet:

Le condamné n'avait pas vu sa femme depuis le mois de juin, et pendant les deux dernières années, c'est à peine s'il avait eu avec elle trois ou quatre entrevues de quelques heures chacune. Jeudi le premier décembre courant à quatre heures de l'après-midi, Mme Brown a été conduite au salon du geôlier de la prison de Charlestown et après qu'on l'a eu fouillée, pour s'assurer qu'elle n'apportait à son mari ni arme ni poison pour éviter son supplice au moyen d'un suicide, on lui a amené le condamné, auquel on avait enlevé les menottes. L'entrevue entre les deux vieux époux a été telle qu'on devait l'attendre de deux personnes aux sentiments exaltés. Après un long embrassement, pendant lequel la femme a versé d'abondantes larmes, tandis que le prisonnier faisait de puissants efforts pour contenir les sentiments qui l'agitaient, ils se sont assis sur un canapé, toujours, surveillés de près par quelque employé de la geôle et par le général Taliaferro, commandant des troupes de Charlestown. Brown avait demandé à passer la nuit

entière avec sa femme, mais ayant été prevenu que l'entrevue ne devait durer que quatre heures, il a commencé, dès qu'ils se sont assis, à donner les plus minutieuses instructions relativement à la disposition de sa petite fortune et à l'avenir de ses enfants. A l'entendre entrer dans les moindres détails, dieter d'une voix ferme au shériff Campbell le testament par lequel il donnait tous ses biens à sa veuve, conseiller qu'on brûlât son corps avec celui de ses deux fils tués à Harper's Ferry, pour placer les cendres sous le marbre funéraire qui recouvre la tombe de son père à North Elm dans l'Etat de New-York, rédiger sa propre épitaphe et endosser des traites de des amis inconnus lui avaient envoyées pour secourir sa famille; un étranger qui aurait été présent sans comprendre les paroles de cette lugubre conversation, n'eût jamais soupçonné que ce veillard à la longue barbe grise savait qu'avant quinze heures, il se balancerait dans les airs au bout d'une corde.

A 8 heures, le général Taliaferro s'est approché des deux époux pour les informer que le moment de la séparation était arrivé. Aussitôt ils se sont levés, sans donner aucun signe de faiblesse, et après un long serrement de mains, ils se sont dit adieu, elle pour regagner la voiture qui devait la conduire au milieu d'une escorte de cavaliers, et le prisonnier, pour rentrer dans sa cellule.

La demande de Brown, relative au bucher de sapin sur lequel il voulait qu'on réduisit en cendres son corps et ceux de ses fils a été rejetée par sa femme, aussi bien que par les fonctionnaires présents à l'entrevue. Mais avant de quitter le salon il a obtenu qu'on le dispensât, en allant à la mort, de la présence d'un ministre de quelque secte qui sanctionne l'esclavage. "Je préférerais, a-t-il ajouté, être accompagné jusqu'à l'échafaud par une demi-douzaine d'enfants esclaves et une bonne vieille mère, que par l'éloquence combinée de tout le clergé de la république." Mme Brown a protesté contre l'injustice de la sentence prononcée contre son mari et a dit à plusieurs reprises qu'elle était fière d'être la femme d'un tel homme.

A 11 heures, Brown ayant informé le shériff qu'il était prêt, on lui a attaché les bras, et un geôlier lui a couvert le chef d'un feutre noir. Il portait les mêmes vêtements que pendant son procès; il te-

nait la tête haute; son œil avait conservé toute sa vivacité; aucune émotion ne se lisait sur son visage et c'est d'un pas ferme qu'il s'est dirigé vers la porte pour se rendre à l'échafaud.

En sortant de prison, il a vu le général Taliaferro entouré de tout son état-major faire déployer devant la façade de la prison, les lignes de six compagnies d'infanterie et d'une troupe de cavalerie. Près de la porte, se trouvait une tapisserie avec une caisse de bois de sapin dans laquelle on avait placé un cercueil de bois de chêne.

Du haut du perron, son regard a parcouru avec calme et une apparence d'intérêt, la scène animée qui l'entourait et il a échangé quelques paroles avec les personnes de sa connaissance; puis, descendant les marches, il a pris place dans le véhicule, sur la cuisse du cercueil, à côté du geôlier Avis, et là le cortège s'est mis en marche, entre deux haies serrées de carabiniers. Sadler, l'entrepreneur des pompes funèbres, qui était aussi dans la tapisserie, frappé de son courage n'a pas pu s'empêcher de lui dire: "Capitaine Brown, vous êtes inébranlable." (a game man.).....

Le condamné a demandé pourquoi on n'avait permis qu'à la troupe de se tenir dans l'enceinte? "Je suis fâché, a-t-il ajouté, qu'on n'y ait pas admis les citoyens." Après ces paroles, il s'est dirigé vers l'échafaud d'un pas assuré, et à été le premier à en monter les marches. Parvenu au haut, il a remarqué M. Hunter et le maire Green stationnés non loin de là et auxquels il a dit "Messieurs, adieu!" d'une voix qui n'a point fléchi. Il a tendu aussi la main au shériff et au geôlier qui étaient à côté de lui, et leur a adressé quelques paroles affectueuses pour les remercier de leurs bontés. Alors on lui a enfoncé le bonnet jusqu'au menton, et on lui a passé le nœud au cou. Le shériff lui a demandé s'il n'aimerait pas à avoir un mouchoir à la main pour donner le signal de l'exécution: "Non, a-t-il dit, je n'en ai pas besoin; mais ne me retenez pas ici plus de temps qu'il n'est absolument nécessaire." Le geôlier lui ayant dit alors d'avancer sur la trappe, il a répondu: "Il faut que vous me conduisiez; je ne peux pas voir." On a arrangé la corde, et l'exécution allait avoir lieu, quand le commandant a crié qu'il n'était pas encore prêt. Alors on a vu les troupes faire pendant dix minutes les marches